

Poétiser l'espace afin de se réancrer Une approche géographique de l'exil

Catherine Barnabé

Number 9, Fall 2017

L'exil

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87130ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (print)

2371-4875 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Barnabé, C. (2017). Poétiser l'espace afin de se réancrer : une approche géographique de l'exil. *TicArtToc*, (9), 36–39.



Illustration : Julian Palma >>>>

Poétiser l'espace afin de se réancrer : une approche géographique de l'exil

Catherine Barnabé

Si Montaigne soutient que nous pensons toujours ailleurs¹ et qu'il voit le déplacement comme un exercice favorisant le rapprochement vers l'autre dans un état de découverte et de connaissance, d'autres comme Hannah Arendt², dans un contexte très différent où l'exil est une question de survie, y voient plutôt une occasion d'agir et de prendre parole, de passer d'un état passif de soumission à une mobilisation politique. Ainsi, il y a autant d'exils que d'individus et de situations. Mais, dans tous les cas, qu'il soit souhaité ou imposé, celui-ci est nécessaire. Il est nécessaire quand la vie est en danger, il est nécessaire quand le désir de se réinventer se fait plus grand que tout. Ce déplacement d'un milieu de vie vers un autre est tout autant physique qu'émotif, car ce mouvement du corps en est aussi un de l'esprit. Et c'est dans ce contexte que les rapports complexes avec les espaces dans lesquels nous habitons peuvent émerger, car nous les mettons en lumière en prenant une distance avec ceux-ci ; l'espace quitté étant déjà loin, le nouvel espace n'étant pas encore familier.

Dans ce texte, la question de l'exil sera abordée sous l'angle du déplacement géographique qui implique un départ, un mouvement et un réancrage. Nous nous baserons sur les pensées de Nicole Lapierre, Richard Sennett et Michel de Certeau pour tenter de répondre

Avec une approche géographique, ce texte aborde la notion d'exil du point de vue de notre rapport à l'espace. Lors d'un déplacement d'un pays à un autre, il y a un mouvement physique du corps qui se trouve dans un nouvel environnement, mais il y a également un mouvement de l'esprit puisque notre rapport à l'espace est tout aussi émotionnel et intellectuel que physique. Nous nous demandons donc comment recréer du sens et proposons que l'artiste soit capable de générer un récit qui facilite le réancrage à un nouvel espace.

à cette question : comment s'organise la relation de celui qui quitte son pays avec le nouvel environnement qui l'entoure et comment crée-t-il du sens dans son rapport à ce nouvel espace ? Avec une approche

géographique, nous tenterons de démontrer comment l'art facilite une (ré)appropriation de l'espace.

Géographie de la séparation

L'approche géographique est une façon d'aborder les environnements qui nous entourent : que ces espaces soient permanents ou temporaires, que l'on s'y ancre ou qu'on ne fasse qu'y passer, les espaces dans lesquels nous évoluons nous influencent, tout comme nous les influençons. À la base, la géographie consiste en l'analyse spatiale des caractéristiques naturelles et humaines de la Terre, de ses territoires, et des relations entre l'humain et son environnement. Une approche géographique est privilégiée lorsqu'il y a une distance entre deux éléments ; ainsi elle permet l'analyse de la dynamique et de l'héritage des espaces, elle étudie le milieu dans lequel ces éléments évoluent. Elle nous permet de réfléchir à comment les humains choisissent les régions qu'ils vont habiter. À comment se construisent l'environnement bâti, les territoires (et donc les frontières), les relations économiques et sociales. Nous comprendrons

que, grâce à l'analyse des éléments naturels et humains que l'approche géographique permet, nous pouvons mieux saisir le monde dans lequel nous évoluons, ses schèmes et dynamiques ainsi que ses réseaux. Nous remarquons qu'il y a toujours une relation d'échange et de coconstruction entre l'humain et son environnement.

Ainsi, le rapport que nous entretenons avec l'espace dans lequel nous évoluons influence plusieurs dimensions de notre existence dont la façon de circuler au quotidien, d'entrer en contact avec les gens, tout comme l'espace dont nous disposons pour vivre et l'usage que nous en faisons. Cet espace qui nous entoure est tout aussi physique que culturel et métaphorique. Il est vecteur de relations. Lorsqu'il y a déplacement, les repères doivent être réactivés, recréés, on doit abandonner ce que l'on connaissait pour réapprendre et tenter de comprendre, et éventuellement de faire du sens. Ainsi, la personne exilée doit : «...rethink what it meant to be long displaced from "home". Their everyday lives abroad gradually lost contact with the rituals and customs of the homeland, the *nomos* becoming a memory rather than an activity. They would have to find a meaning for their lives in the very fact of their displacement, in being foreigners...»³ C'est donc tout ce rapport qui doit être redéfini, une adaptation est nécessaire afin de recréer des liens, des habitudes, voire des traditions, et donc du sens, pour s'ancrer à nouveau.

Franchir la porte

La migration est un processus complexe qui se réalise en plusieurs étapes. D'abord, il y a le geste. La décision. Celle de quitter pour aller voir ailleurs : « Franchir la porte, passer le pont, traverser les frontières et partir au loin, tout cela requiert un peu (parfois beaucoup) d'audace et de curiosité. Mais concevoir la porte comme seuil, le pont comme la matérialisation d'un désir d'autre rive et la frontière comme une ligne imaginaire, c'est réfléchir sur le sens des limites et les dépasser.⁴ » En métaphorisant ainsi le mouvement du déplacement, c'est plutôt un rapport à l'espace physique qui semble d'abord signifiant : un geste concret est posé. Mais la notion d'espace ainsi imagée permet aussi de définir un endroit qui, s'il est pratiqué, appose une seconde couche de lecture à ce qui nous entoure. On parlera alors d'une seconde géographie qui se pose sur la géographie physique afin

de créer du sens, mais surtout du récit, une sorte d'histoire personnelle. Si Michel de Certeau dans *L'invention du quotidien*⁵ applique cette notion à la marche dans un contexte urbain, une pratique quotidienne banale, mais qui construit notre rapport à la ville, nous prenons la permission de l'emprunter afin de définir comment un espace physique peut devenir un espace poétique, narratif, générateur de sens. Cet espace se doit d'être prati-

qué, c'est-à-dire investi, habité. C'est grâce à cette activation de l'espace (en le vivant au quotidien) que des liens pourront se créer. Un nouvel espace de vie nous paraîtra donc d'abord étranger : il sera dépourvu de souvenirs personnels, de mémoire intime, de gestes ancrés. Au fur et à mesure que nous l'habiterons, celui-ci se chargera de sens, se personnalisera, nous nous l'approprierons afin qu'il fasse du sens pour nous. Parce que nous avons toujours besoin de racines, nous devons en refaire afin que l'espace qui nous entoure ne soit justement pas que physique.

L'entre

La posture de l'immigrant est de se situer entre, entre deux pays, entre deux cultures, jamais complètement dans l'un ni dans l'autre. La métaphore

du pont utilisée par Nicole Lapierre permet d'illustrer cet « entre » dans lequel plusieurs immigrants se sentent pris. Car le pont joint en même temps qu'il tient à l'écart. Il signale à la fois la distance entre deux éléments, la destination qui s'annonce et celle que l'on a quittée. Il sépare, éloigne et rapproche ; on se tient sur un pont en ne touchant ni l'eau ni la terre ferme, mais en étant supporté par celui-ci. Suspendu dans cet « entre », toujours dans un état indéfini, mais pas entièrement dans le vide.

Nicole Lapierre explique comment Georg Simmel décrit celui qui est venu d'ailleurs comme étant toujours entre : « Celui qui est à la fois à l'intérieur et à l'extérieur, dans l'entre-deux, sur le seuil : membre du groupe dans lequel il s'est fixé, il y occupe, ou s'y voit assigner, une position distincte, en raison de sa provenance ou de son origine, et se trouve renvoyé à une altérité qui, selon les contextes et les circonstances, sera admise ou jugée menaçante. Cette situation inconfortable et instable de l'étranger est, en même temps, tout à fait positive, explique-t-il, dans la mesure où elle favorise une relation plus objective au monde social. » Ainsi, cette posture permet-elle de poser un regard, d'avoir une distance



avec ce qui nous entoure afin de pouvoir mieux en parler, analyser et comprendre. L'artiste, qui déjà possède cette capacité à poser un regard sur le monde, à observer ce qui l'entoure afin de produire une œuvre, sera-t-il dans le contexte de l'exil apte à y poser une réflexion, à générer peut-être plus rapidement du sens ?

L'artiste comme faiseur de sens

En assurant avec Ludmila Steckelberg le cocommissariat de l'exposition *Trajectoires* (regroupant les artistes Khadija Baker, Lysette Yoselevitz et Dorothee Nowak), présentée à Espace Projet en mai 2016, nous avons pu constater comment les trois artistes choisies, même si la question de l'immigration n'était pas inscrite à la base de leur démarche, se questionnent sans cesse sur celle-ci en abordant des sujets de leur quotidien qui définissent leur rapport à leur nouvel espace de vie. Elles portent en fait simplement un regard sur le monde qui les entoure mais, comme elles ont vécu le processus d'immigration, cela teinte inévitablement leurs relations à celui-ci. Ainsi, c'est doublé du regard de l'exilé que l'artiste pratiquera. Si l'exilé est dans cet « entre » qui lui

permet de poser un regard détaché sur les espaces et de mieux discerner ce qu'il a quitté et ce qui l'entoure désormais, l'artiste est celui qui exprime une pensée en sortant de lui-même pour aller vers l'autre. Par sa pratique et sa réflexion, ainsi que par la distance qu'il possède, l'artiste, tout comme l'intellectuel, qui est en exil, qui a quitté son pays natal et en découvre un nouveau, est ainsi en mesure de (re)créer du sens en réengageant un rapport au nouvel espace dans lequel il se trouve en adoptant cette posture singulière. C'est en abordant la notion d'espace d'un point de vue métaphorique, c'est-à-dire en y intégrant la possibilité de créer des relations qui vont au-delà du rapport physique avec celle-ci, que nous pourrions donc permettre à une seconde couche de se superposer à la géographie physique. Cette géographie poétique permettra la création de récits, et donc de sens, et ce sont justement ces récits que les artistes fabriquent.

Si nous avons pu constater que les préoccupations de Khadija sont plutôt sociales et politiques, que Dorothee s'intéresse à la documentation de la communauté polonaise de Montréal et que Lysette aborde la question

de l'intime, nous avons pu également tisser un lien fort entre leurs démarches qui témoignent de cette approche géographique de la question du déplacement : la récolte de récits. Ainsi, nous avons pu observer que c'est en allant vers les autres qu'elles semblaient se retrouver. C'est le rapport à l'autre – l'autre immigrant, qui a vécu la même situation qu'elles – qui leur permet généralement de se redéfinir et de se retrouver. C'est grâce aux récits

que les trois artistes récoltent (les femmes immigrantes à propos de leur nouvelle vie ici, les histoires de la diaspora polonaise et la définition de la notion d'intimité pour des femmes de cultures diverses), et en ayant cette distance nécessaire, qu'elles sont capables de donner du sens à leur propre histoire, et en allant ainsi vers les autres, elles se comprennent mieux. C'est donc la question de l'identité, celle qui est inévitablement en pleine redéfinition à la suite d'un exil, qui est au cœur de leurs œuvres, qui par ricochet leur permettent de revenir à elles. Les récits qu'elles génèrent les ancrent à nouveau au monde qui les entoure tout en leur permettant de tisser des liens avec ce nouvel environnement qui est désormais le leur. **TIC**



1. Montaigne, Michel, *De la diversion*, cité par Lapierre, Nicole, *Pensons ailleurs*, Paris, Éditions Stock, 2004, p. 11.
2. Nicole Lapierre décrit longuement la posture de certains intellectuels allemands durant la guerre dont Hannah Arendt, *op. cit.* p. 90-95.
3. Sennett, Richard, *The Foreigner*, Londres, Notting Hill Editions, 2011, p. 57.
4. Lapierre, Nicole, *op. cit.*, p. 17.
5. Certeau, Michel de, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*. Paris, Gallimard, 1990, 349 p.
6. Lapierre, Nicole, *op. cit.*, p. 72.

Commissaire et auteure indépendante, **Catherine Barnabé** a cofondé Espace Projet dont elle assure la codirection. Détentrice d'une maîtrise en études des arts de l'Université du Québec à Montréal (2011), elle a écrit pour divers magazines et galeries. Son travail de commissaire a notamment été présenté dans des galeries de Montréal, Toronto et New York, et elle a effectué des résidences à Est Nord-Est (Québec) en 2012, à Linea de Costa (Espagne) en 2015 et à ISCP (New York) en 2016.